

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert MARET

Quelques réflexions sur le Cardinal Schiner

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 49-52

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Quelques réflexions sur le Cardinal Schiner

Il y a dans l'histoire suisse, peu d'hommes dont l'étude soit aussi captivante que celle de Schiner.

Et pourtant, aucun travail de valeur n'a été entrepris jusqu'à ces derniers temps pour ressusciter cette puissante figure.

Peut-être doit-on cette lacune aux difficultés très réelles de rassembler les éléments si dispersés, presque introuvables, nécessaires pour reconstituer au vrai une physionomie si variée ; peut-être aussi la réputation dont l'a gratifié une partialité haineuse a-t-elle découragé les écrivains, car la calomnie qui le poursuivait, âpre

et acharnée de son vivant, ne ménagea guère sa mémoire. Je cite : « A ses yeux, la fin sanctifiait les moyens » (Gloutz-Blotzheim) — Tschokke parlant des enrôlements de mercenaires : « Cette honte fut même protégée par un seigneur ecclésiastique valaisan, Mathieu Schiner, saint ami de la discorde ; suivant le prix qu'on lui offrait, il intriguait en Suisse, tantôt en faveur de la France, tantôt en faveur de la papauté. » — Pasquier dessine, du cardinal, cette rapide mais suggestive ébauche : « Trahistre, déloyal Syon, prêtre faux, apostat émancipé et de bonne vie. » Je passe les plus gros morceaux. La volonté d'éclabousser un adversaire transpire nettement.

Pour expliquer ces jugements trop à l'emporte-pièce, il faut se rappeler que Schiner vécut à l'une des époques les plus troubles, les plus mouvementées de l'histoire. Ses dernières années virent les désastreux commencements de la Réforme protestante. Son intransigeance doctrinale, son autoritarisme, sa vigueur toute montagnarde à étouffer, en tant que prince-évêque, les agitations de ses rudes et turbulents sujets, l'emploi, presque l'abus des censures ecclésiastiques, devaient fatalement choquer les idées dissolvantes des novateurs. Aussi se sont-ils donné libre carrière sur son compte ; il est bon de se le rappeler. Il est non moins nécessaire de mentionner quels liens étroits le rattachait au Pape et quelle fut la pensée maîtresse qui guida la politique du Saint-Siège à cette époque : l'on aura la solution de pas mal de critiques dont il fut criblé par le parti français.

A son avènement, Jules II avait trouvé les Etats pontificaux dans la plus lamentable anarchie, à la merci de toutes les ambitions. Il résolut de restaurer le prestige de l'Eglise. Encore cardinal, il avait connu et apprécié le talent de Schiner. Devenu Pape, il trouva en lui l'agent de ses desseins le plus actif et le plus dévoué. Or, si

l'on concède à Jules II le droit — « car sans le pouvoir temporel (à vues humaines bien entendu) la papauté eût été engloutie dans la tourmente, ou, du moins, privée du terrain solide sur lequel elle appuyait sa résistance, grâce à la restauration des Etats de l'Eglise, elle eût été réduite aux plus cruelles extrémités » (Pastor) — si l'on concède à Jules II le droit d'assurer par les armes l'indépendance du Saint-Siège, je ne vois plus du tout comment on peut reprocher si amèrement à Schiner, prince de l'Eglise romaine, d'avoir mis à son service, et son activité et son génie et sa vaste influence. Le parti français ne le lui a point pardonné.

Il y a le reproche d'avoir favorisé cette « honte nationale » des enrôlements au service étranger. D'abord ce n'est point là un mal spécifiquement suisse ; et puis, Schiner n'eût-il jamais distribué un seul florin, le nombre des mercenaires aurait été aussi considérable ; son tort consista à drainer vers l'Italie, selon ses vues, des forces qui seraient allées à d'autres, tout simplement.

Ces dernières années on a essayé de réhabiliter le service à l'étranger et le capitaine de Vallière, dans son beau livre « *Honneur et Fidélité* », me paraît n'avoir point mal réussi du tout. « L'on a longtemps méconnu, dit-il, par parti pris systématique tout un côté de notre vie nationale, qu'on a représenté comme une atteinte à l'idée d'indépendance ; cette injustice demande réparations », surtout quand les régiments envoyés par la diète en vertu de capitulations fédérales, à titre d'alliés du Saint-Siège, sont guidés par cette pensée de foi qui les poussa vers le Pape, et dont Zwingli, encore orthodoxe, nous a conservé le souvenir : « Ils voient dit-il, le triste état de l'Eglise de Dieu, de la mère de la chrétienté, et estiment déplorable et dangereux, que chaque tyran puisse attaquer impunément, selon son avidité, la Mère commune des croyants en Christ. » Pourquoi dénierait-on

à Schiner ce qu'on accorde aux autres ? Pourquoi le mobile qui souleva les autres Confédérés n'aurait-il pas guidé ses actes ? Son amour de l'Eglise est assez connu, il en a laissé des preuves nombreuses.

De nouvelles recherches et de nouvelles confrontations de documents ont permis de retoucher le portrait que certains historiens nous ont laissé de lui : il avait par trop mauvaise allure. Il n'en est certes pas sorti immaculé ; ce serait un tort de vouloir le justifier en tout et à tout prix : il y a de petits côtés dans cette grande figure. Son maître, le pape Jules II, ne fut pas le pape idéal, et Schiner lui ressemblait en plusieurs points. Le caractère de S. Charles Borromée cadre mieux avec notre conception de l'évêque ; on préférerait voir aux mains de Schiner le seul bréviaire, mais encore une fois l'état de l'Eglise et sa propre condition justifient bien des manières de faire qui, actuellement paraissent détoner. Il ne sera pas trop malaisé de soulager sa mémoire des principaux chefs d'accusation, et je crois qu'en somme le jugement de l'histoire lui sera favorable. C'est l'impression qu'on emporte de la lecture de Pastor. Le livre sérieusement documenté et intéressant, quoique encore inachevé de M. Büchi dira le mot définitif sur le cardinal de Sion. Des historiens souhaitaient encore récemment que le rôle joué par cet homme de génie fût apprécié à sa juste valeur. L'ouvrage de M. Büchi racontera par le menu cette vie féconde ; l'influence prépondérante qu'il a exercée sur la politique européenne durant une période décisive de l'histoire, sera mise sous son vrai jour. Ces pages, on peut l'espérer, nous montreront en Schiner un homme de premier plan, non seulement de la Suisse, mais de l'Europe. Ch^{ne} A. MARET.